

ÉRIC LEMOINE



# FRAGMENTS ÉPHÉMÈRES

Ed. Vents & Rivages

ÉRIC LEMOINE

# FRAGMENTS ÉPHÉMÈRES

ISBN : 978-2-490741-00-7 • Dépôt légal : Janvier 2024.

***Fragments Ephémères :***

*Des brisures partagées et d'autres instants murmurés.*

*Un chemin intérieur et une multitude de voyages pour autant  
de rencontres.*

*Ephémères comme la vie et peut-être comme la mort.*

*Sans détour et assumé.*

Tu es arrivé dans le creux d'une ride. Je crois. Dans le berceau d'une belle histoire où le parfum des sentiments s'est inscrit dans la durée avec patience, malgré les vents. De la complicité à vouloir apprendre et partager à deux. Continuer assez pour ne pas vouloir se perdre. L'attente, la tienne.

C'était trop tôt, assurément trop tard. Nous t'avons donné un prénom. Sarah. Une fille comme une évidence. Arriveras-tu ou jamais ? Quoi que tu décides, tu es là. Tout de même, à ta façon. Un ange quelque part. Le visage d'un enfant. Tu es puisque nous avons entendu ta beauté. Cette lumière au loin. Cet oiseau. Ta vérité. Les regrets n'existent pas avec toi. Tu as la couleur de l'espoir. Intemporelle. Nous avons entendu ton chant qui ne cessera de nous accompagner jusqu'à notre dernier chemin. Alors nous nous retrouverons.

Avant ou à cet instant précis. Merci Sarah de ta présence.

Il était là. Absent de lui-même. La fatigue s'était chaque jour un peu plus creusée. Comment pouvait-il en être autrement ? Sillon éphémère face à l'absence et à l'attente. L'attente, depuis. L'absence, incompréhensible. Inacceptable. Une plainte oubliée recouverte par les larmes. Cicatrices à jamais. Une lame en guise d'injustice. Ne pas tomber complètement. Un espoir à l'horizon. Le funambule bleu au loin toujours. Se jouant des vents et des destins. La peur silencieuse posée face au miroir. Le vide insoutenable pour toute réponse. Un choix et non pas un espoir. Le jongleur incertain a cessé. Il n'était pas coupable. Mais bien la victime.

Entre deux terres. Eloignées et brûlées. Il est né sur un fil. Barbelés et miradors. Il a appris à ramper, à se cacher, à se contenter de racines. Ici et si peu. Les autres l'appelaient « la survie ». Et puis, il est parti non sans fuir. Il a atteint les cimes des plateaux. Il a continué ne sachant pas qu'il existait un peut-être, une autre version, un autre possible, un espoir même infime. Toujours la mauvaise rencontre au mauvais endroit au mauvais moment. Des coups et des cicatrices. De l'enfance la plus tendre à hier encore. Du sang en guise de larmes. Une main au loin. Près d'un lac. Paisible. Une voix. Une femme. La lumière plongeant sur le rivage. La femme assise regardant de l'autre côté. La beauté d'un geste. Se relevant les cheveux. La nuque offerte aux cieux. Pas de cris, pas de bâton. Le silence de sa voix plus présent. Il est devenu un autre à cet instant. Délaissant son passé et sa souffrance. Découvrant. Posant son arme à terre. Avançant. La femme lui a offert un sourire. Il s'est mis à vivre.

Une flaque d'eau. Egarée sur un trottoir. Le vent modifiait les couleurs dans son reflet. Les passants l'évitaient. Pas les ombres. L'enfant regardait. Avait-il compris ? Était-il déjà trop tard ? Trop vieux, bien trop adulte. Il ne bougeait pas. Le chaos du dehors n'était plus que l'illusion de lui-même. Tel un reflet d'une autre époque. Trop chargée de trop d'histoires. Une flaque de réminiscence. L'enfant avait posé ses doigts dans l'eau. Et avait rejoint sa propre histoire.

Il avait confondu le voyage intérieur avec ses voyages. Partir était devenue fuite de sa réalité. Refuge vers un imaginaire. Grave et étrangère à sa propre recherche. Fausse réalité. Plus il voyageait plus, sans le savoir, plus il se perdait. Loin de lui il ne pouvait être près des autres. Conjuguant son voyage intérieur tout en y découvrant de nouveaux parfums. L'éveil. À la découverte de ces âmes aux frontières proches et éloignées. Méditant à la petite semaine. Habitué du voyage en solde. Il s'était égaré. Il en faut du courage à partir en soi, fermer les yeux et se laisser aller au gré de ses peurs avouées et ignorées. Les regarder, leur parler, les défier et les apprivoiser. C'est long, douloureux. Le voyage de toute une vie. Seulement alors, ce voyage aux nouvelles senteurs, tout là-bas, aura un sens. Une raison d'être. Laissant ainsi sa valise remplie de certitudes à l'embarcadère de l'habitude. Le courage. Une attente balbutiante. Des vagues se brisant pour mieux se former un peu plus loin. L'utilité du conformisme résiderait-il à s'en y échapper ? Pour lâcher prise, s'avouer vaincu. Accepter enfin que cette vie est une longue errance. S'améliorer, transmettre. Humilité d'un coucher de soleil au lendemain incertain. Alors l'ici et maintenant comme une évidence. Avec ses imperfections et sa beauté plus cruelle encore. Du semblant à la quiétude. Infiniment.



Une malle en bois patinée par le silence. Située au milieu d'un grenier traversé par un soleil naissant. Carreaux brisés, poussières orangées.

La femme s'agenouille, relève ses cheveux et ses souvenirs. La peur comme une évidence. Les regrets déjà. L'âme tremblante, elle ouvre son passé. Battements en larmes. Si loin si présent. À jamais et pour toujours. Il y a tant de choses toutes bien rangées. Dans l'attente depuis le départ. L'homme a su faire tenir dans cette malle toute l'enfance de la jeune fille qu'elle était. À commencer par les choses oubliées. Ces détails que l'on croit anodins et qui nous font aimer une personne. Un parfum. Des photos. Des dessins. Une peluche immanquablement. Et puis l'impensable : une maison entière avec son jardin, la famille, les amis, les chats, la chienne, l'école et les fêtes d'anniversaire. Les voix et les odeurs. Barbes à papa, chaussons de danse et une paire de lunettes de soleil. Un caillou bleu, une histoire de dragons. Des vacances à la mer. Des câlins, les premières fois... du vélo au petit amoureux. Et ce gros journal de bord où tout est soigneusement écrit et daté. Leur histoire, l'autre versant de ce qui a été dit. La vérité sans détours. Sans petits arrangements manipulés. Et le quotidien de l'homme, ses joies parfois, ses peines. Des notes sur des livres, des musiques, des films qu'il aurait aimé partager avec elle. Des pensées, des conseils, des questions. Il y a aussi ce passage où lorsque jeune fille, elle a décidé de faire silence. Raisons obscures et détournées.

De l'autre côté des 13000 kilomètres de vents et de vagues. L'écho de la chute. Le souffle de la souffrance. Le cri de la déchirure. L'insoutenable. Et cette phrase écrite en guise de conclusion. *« Ma petite fille, tu n'es pas responsable de tout cela et personne ne nous a empêché de nous aimer ni hier ni demain. Maintenant, prends soin de toi et avance en souriant sans remords. Je vais m'éteindre bientôt en te regardant jouer juste avant ce départ »*. La femme ne peut contenir sa peine et pose le cahier sur la rondeur de son ventre. Tout en écoutant la chanson que son père lui fredonnait pour son endormissement.

Il y a des rencontres inaccessibles. Et pourtant. Est-ce arrivé ou était-ce un rêve ? Nul ne pourra vraiment le dire. Et en fait, est-ce vraiment si important ? La réponse nous appartient à tous.

L'homme était assis sur un banc. Ecaillé par une enfance dépassée. Un réverbère titubant par la fraîcheur de ce début de soirée. Les ombres déjà présentes. Il ne manquait plus que le brouillard et des pas féminins sur le bitume d'en face. Mais le cliché des années 50 n'aura pas lieu. Juste c'est homme et une craie à ses pieds. Abandonnée ou laissée là pour attirer l'attention ? Instinctivement, il la ramassa. Le seul geste permettant encore à l'homme d'être encore l'animal ancestral qu'il ne devrait jamais cesser d'être. Il traça un trait dans le ciel. Avec un sourire qui lui avait échappé depuis. À chacun ses raisons. Le trait se dessina alors dans la nuit.

L'impossible se dissipa discrètement. Un funambule commença la descente. Un parapluie à la main.

Elle avait toujours su. Mais jusqu'à cet instant n'avait pas pu l'accepter. La femme couleur miel. L'âme aux deux frontières fixait la sagaie. Il s'agissait d'un présent de ses ancêtres. Transmission non pas du savoir mais de l'histoire. Immobiles toutes deux. Se remémorant la terre de cette Afrique séparée. Une île depuis. Pour prendre le temps de la réflexion nécessaire. Peut-être. Une autre essence assurément. La couleur de la fertilité. Des plaines et des montagnes sans murs. La pauvreté mais la liberté de danser face à l'océan lui aussi pacifique. La femme est redevenue celle que la réminiscence n'avait jamais abandonnée.

Cristalline et éphémère. Une démarche si troublante. Naturelle et sans artifice. La mère insouciant. Elle. Parmi la foule si compacte par tant de ressemblances. A part. Loin de cette tristesse des grandes villes. À l'ignorance arrogante. Une autre époque même. Un autre territoire. Parenthèse à la lumière fauve. Sans détours. Absolument pas égarée. Déterminée à s'affranchir.

Avec fierté les larmes. De ce geste accompli. Elle est enfin. Délivrée.

Hublots embués. Visages flous. Les deux enfants n'ont pas compris. L'envol. Le vol. La chute. La déchirure. Ils ont grandi au gré des décalages horaires. Trop vite déjà vieux. Les blessures aux traces pas toujours apparentes. Ou trop. Résilience peut-être. Le sablier pour témoin. Les années à porter. Le père témoin de l'ignominie. Fêlures abyssales. Père il a été assurément. Présent dans ce début de vie. Passé dans la suite du déroulement. Les vagues brisées le sont à jamais tout comme les drames. L'absence imposée. Souvenirs étiolés. La voix qui s'efface. Implacablement. La complicité du détail altérée. Involontairement. Inévitablement. Que restera-t-il ? Le père n'est plus. Lacéré dans la conception d'accompagnant. Il continue pourtant. Combat agonisant. Déstructurant. Retrouver ses enfants. Poursuivre un espoir, un échange, une bribe. Exister encore dans leur réciprocité. Sans savoir...

De par sa naissance, en elle-même, l'homme ne pouvait refuser son parcours initiatique. Et pourtant, il avait longtemps fermé les yeux. Au détour d'un chant, il avait accepté d'entendre. Enfin. Il s'en est allé, alors, loin de ses terres. Loin de son âme. Isolé. Seul, il ne pouvait pas. Comprenant cela, l'homme a cherché un passeur. En vain. Des rizières sans réponse. Des plaines sans mots. Jusqu'aux montagnes. Un sherpa souriant attendait. Longue marche. Pour se libérer d'en bas et se relier de par les cimes. Les saisons se sont transformées. Une transmission aussi obscure que lumineuse. Une confrontation directe entre la puissance du devenir et la douleur de l'expérience acquise. Céder toujours. Mourir. L'homme savait désormais qu'il ne devait pas vivre la vie d'un autre. Et ne pas laisser un autre vivre sa vie. Naître dans le reflet de sa propre manifestation. Sans détours.

Il y a de cela fort longtemps. Lui. Sur une rive oubliée. Elle. De l'autre côté. Ils n'auraient peut-être jamais pu se retrouver. Le sablier de l'incertitude ne pouvait continuer ainsi. Dans un autre ailleurs. Sur l'échiquier inconnu des hommes. La main en a décidé autrement. Les vagues se sont figées. Le silence emplit de sagesse. La création des univers. Elle. A effacé l'autre côté. Lui. A écouté la rive retrouvée. Loin des murmures. Les corps plaqués à même la nuit.

Dans le reflet de la toute-puissance. La vérité unifiée.

La porte et son reflet. Un escalier unique suspendu dans le vide. Avec de chaque côté une porte en bois. Inévitablement. L'âme se retrouvait sur la septième marche. Alors le sablier d'or apparaissait. Inexorablement. Les grains de lumière coulaient en sens inverse. Descendant les abîmes. Des images et des sons perdus à jamais. Un paysage sans relief. Un écho sans résonance. Le labyrinthe de l'incertitude. De la raison à la folie. Jusqu'à la réminiscence.

Et Un sourire. Bleu.

Émanant de l'autre versant. Et un murmure. Fauve. L'esprit fusionné.



De ce voyage initiatique, l'homme a puisé sa fuite et son attente. Son mensonge et sa vérité. A découvert la femme. Ni blanche ni noire. Sans pays mais avec des frontières. Elle. Enviée par les unes et condamnée par les autres. A offert son empreinte sur le sable du sud. S'est allongée à même les chants de son souvenir. À laisser battre en elle la grandeur de ses origines. La femme sans couleur s'est promenée une dernière fois. Le long des rizières aux douze reflets. Laisant son enfance lui donner la main. Puis, tel un rituel, elle a déplié ses larmes. Fertilisant ainsi la mélancolie et l'espoir. Les mains tendues vers les vents grandissants. À demander à l'homme leur enfant. Ni noir ni blanc. Sans pays et sans frontière.

Sentiment amer comme une bonne vieille bière d'ici. L'île est assurément belle à l'horizon infini se jouant de la diversité des paysages à chaque respiration. Se moquant bien de la pauvreté à coup de sourires et de marches sans répit et sans plainte. Une charrette tantôt à tirer et parfois à pousser. Des seaux d'eau à ramener au gré des cyclones ou de la chaleur étouffante. Et pourtant, toujours des chants, de la musique et de la joie. Miroir réconfortant de ces enfants aux yeux si malicieux. Miroir teinté de ces femmes pudiques et pour certaines déjà vendues. Miroir brisé dans l'après-midi montante lorsque les hommes titubent au fil des heures. De politesses colonisées en revanches inévitables. Masque de bienfaiteur et de bourreau. Où commence la vérité de cette terre arrachée du continent. Où se termine le mensonge d'un métissage si splendide et si cruel. Une croix et d'autres croyances pour garder l'espoir. Un semblant de fraternité entre les Hauts Plateaux et les Côtiers. Latérite inoubliable jonchant les âmes des esclaves. Jusqu'aux douze collines sacrées et face à l'arbre du voyageur. De cette terre rouge domine la naissance de l'altitude. Et de ces dix-huit dialectes à travers les âges et les sagesse. Témoin de cette beauté soumise le baobab se pleure.

Tandis que les lémuriens continuent le chemin pour ne pas pour oublier.

L'homme s'était arrêté là. Soudainement. Instinct de l'animal. Souvenirs enfouis sous les multitudes naissances. Pas de lune et pas plus de légendes. Juste un état retrouvé. Telle une délivrance jamais manifestée. À même la terre. Odeur de pluie et de fougères. L'homme s'efface. Vertiges. L'homme se découvre. Vestiges. Loin des murs de la cité. Fissurée par les vents de l'ignorance. L'homme n'est plus. Délivré. Un cri qui s'éveille. Plus fort plus haut. Sans limite. L'animal pleure. Contemplant la mort. À jamais métamorphosé. Lui-même sans compromis.

L'enfant était un petit homme. Par nécessité. Pour ne pas être vendu. Pour ne pas mourir. Il aurait pu être mendiant ou voleur. Il avait fait son choix. Il était charmeur. Vendeur de rêves. Il arpentait le souk avec conviction. Les ruelles avec grâce. Les passants avec respect. Malicieusement. La beauté suprême se dégageait de tout son être. Il n'était comparable en personne. Il était lui. Il offrait des bribes dans toutes les langues. Ses sourires étaient uniques. Il rayonnait l'espoir. Il recevait en retour de quoi manger et se loger. Mais après son service, il quittait le petit homme. Redevenait un enfant. Sans parents.

La nuit s'affranchissait sans obstacle. En compagnie du Mékong. La jungle. Epaisseur de l'air et de l'humidité. Telle une offrande dans le creux de la main. Les animaux se donnaient résonnance. En écho aux chants sacrés. Temple de couleurs et de lumière. La simplicité des bonzes. Encens et fleurs. L'homme ne priait pas. Il découvrait l'ici et le présent. Il était pleinement en communion avec cet ensemble indissociable. Il était intuition. C'était son dernier voyage. Il ne rentrerait pas. Il était en paix. Enfin.

Il se souvenait du Gange et des perles de lumières. Se manifestait alors le souffle originel. Le silence de l'absolu unifié. Une barque glissait le long des rives. Les saris – à même le sol – face au soleil. Une femme cheveux d'ébène se purifiait. Le sitar et les tablas accompagnaient les flammes purificatrices. Crépitements d'ombres et de mille et une couleurs. Dans les terres, des enfants couraient entre les épices. Des échoppes de fruits et de sagesse. L'horizon fixait l'homme au turban.

Il devenait vieux. L'homme s'en était rendu compte. Il retournait le sablier régulièrement. Sans pouvoir freiner la chute. Sans l'accepter. Une petite fille sortant de nulle part s'était approchée. Lui avait murmuré que c'était ainsi. Il s'était perdu trop souvent. Refusant le chemin et les messages. L'homme plus vieux encore s'était mis à pleurer. Suppliant à la petite fille encore du temps. Pour remettre de l'ordre. Se retrouver. Elle lui avait pris la main. Pour le consoler. Pour l'amener jusqu'à la rivière. Afin d'entendre l'écho des cailloux.

En ce jour, il venait d'avoir neuf ans. Déjà un homme par ses cicatrices. Enfance bafouée. Il n'était plus apprenti. Il était devenu Chevalier. Certes sans épée et à la monture en bois. Mais il n'avait pu faire autrement que de grandir. Pour survivre à l'absence. Trois ans à faire semblant et à attendre son père. Lui aussi perdu. Humilié de par cette distance. Le chevalier luttait pour ne pas perdre leurs souvenirs. Secrètement, son père en était le gardien. Il ne l'avait pas abandonné. Il le cherchait au gré des montagnes et des tourbillons de l'incertitude. Déchirés tous deux avec les mêmes peurs. Les mêmes incompréhensions. Ils marchaient inlassablement brandissant l'injustice. Ils s'étaient tous deux choisis pour père et fils au-delà de toutes considérations. Vainqueurs ils étaient.



La piste s'était vidée. Lui, s'était démaquillé. Laissant le reflet absorber les rires de l'innocence. L'eau était devenue aussi sombre que sa douleur. Un bateau ivre au fond de la bouteille. L'homme n'en était plus le capitaine. À la dérive tout comme son histoire. Un autre village demain. Pour une autre malle aux facéties. Gestes identiques pour d'autres applaudissements. Faisceau de lumière sur la femme du dernier strapontin. Elle avait abandonné avec délicatesse sa première jeunesse. Mais elle était revenue.

Ils s'étaient ratés. De peu en réalité mais c'était bien trop. Sans pour autant s'éloigner. La femme ne s'était jamais retournée. Marées des paradoxes. Rives d'autrefois. L'homme l'avait cherchée. Le long de vents. Une réminiscence aux épices. Au gré des chemins, il avait planté des oliviers. Son prénom lui était encore inconnu. Elle avait imaginé sa voix. De parenthèses en certitudes.

Ils n'étaient qu'un seul destin. Face aux aubes immortelles.

Ils s'aimaient juste ce qu'il fallait. Ce qui leur convenait. Avec le respect de soi. La liberté de l'autre. Sans pudeur. Tout en légèreté. Celle qui permet de vivre pleinement. Sans retenue. Avec douceur et confiance. Même les jours de grands vents. Malgré les brumes parfois. Horizons inévitables. Acceptés car jamais dissimulés. Partagés par un sourire commun. L'évidence au rythme des respirations et des contradictions. En parfaite connaissance. En se recherchant soi. Pour mieux retrouver l'autre. Défiant la chimère de l'unité. Protégeant les différences et arpentant les années.

Ils s'accompagnaient tout simplement sur les chemins et leurs détours.

La femme avait fermé la porte. Au même instant et de l'autre côté, il avait ouvert la fenêtre. Elle avait effacé ses souvenirs. Il regardait ses lendemains. De pénombres contradictoires en ombres naissantes. Ils se cherchaient de par les siècles. Et retrouver ainsi l'essence de leur absence. Dans le prolongement de la quête inavouée. Inconnue et pourtant murmurée. Attendue dans l'alcôve d'un secret. Enfouie dans les profondeurs de l'univers. La vérité suspendue à un fil invisible. La femme s'était couchée. Avec grande fatigue comme parfois la mort. L'homme était déjà dehors. Regardant la porte fermée de la rue d'en face.

Il y a toujours de ces instants qui se situent entre l'ombre de la nuit et le reflet de la lumière.

Au loin, la femme regarde et attend, suspendue entre la soif de comprendre et la peur d'avancer.

Il lui reste une porte à franchir au bout d'un tunnel qui semble si long et il est pourtant si près.

Elle est assurément juste épuisée de ces derniers pas car enfin arrivée.

Du moins... Le temps d'une étape car elle sait que le chemin doit l'emmener jusqu'à son propre dépassement. Le temps d'une mélodie en effaçant le passé par des larmes de pardon.

La sérénité est là juste devant ses yeux aussi impatients qu'un amour qui se dessine au gré du sablier. Il y avait une inscription – quelque part – inscrite dans le plus pur métal encore inconnu de l'homme : « *Tu es unique et l'univers est tien* ».

L'envol de la princesse était une évidence. Écrite à même de nouvelles senteurs. Enivrante comme la liberté. Puissante comme le cri d'un nouveau-né. À chaque étape une huile et son essence. Le corps posé pour mieux entendre son âme. Laisant les femmes lui conter la subtilité des mémoires. De ces âges ancestraux à la douceur de ces gestes retranscrits. Précis, répétitifs et si différents. Si loin des paroles douteuses. Les mains du savoir ne pouvaient mentir. Cette complicité qui était la leur. À l'abri de la dominance des hommes. Créatrices de leurs propres courbes. Les femmes s'étaient dénudées. Partageant naturellement leurs sourires hâlés. Chantant leurs charmes. Dansant leur insouciance. La princesse s'était réconciliée au gré de ses voyages parfumés.

Elle semblait si libre. Si épanouie. Elle était si belle dans son habit de perles. Les autres femmes l'enviaient. Les hommes l'avaient courtsé sans jamais se douter. Sans voir cette lueur éteinte depuis tant d'années. Sans entendre ce cœur qui criait. Telle une solitude agrippant son ombre courbée. Elle offrait des sourires pour mieux se protéger. En attendant. Jusqu'à l'instant. Les faisceaux de lumière défiaient les barreaux. Elle regardait ce spectacle pour millièème fois. Mais tout était différent. Evident. La révélation de sa nature profonde. Aussi sauvage que les vents des montagnes. Elle était devenue sa propre conscience. Laissant ses étoffes d'apparat. Saluant une dernière fois la prisonnière qu'elle avait été. Elle était femme et unique.

L'homme avait choisi la falaise la plus haute du village. Il avait sauté ainsi sans plus d'explications. Ce n'était pas de la magie. Pas plus un châtement et encore moins un miracle. L'homme ne s'était pas écrasé. Il était resté entre deux courants. Ni mort ni vivant. À mi-distance entre son âme et son esprit. Le corps suspendu à son geste. Il lui fallait le comprendre et l'interpréter. Il lui fallait trouver le passage. Et s'extraire ainsi de cet envol perdu. Sept lunes s'étaient relayées. Avec succès puisqu'il avait la réponse. L'homme était à terre. Eveillé pour les uns. Les yeux fermés pour les autres.



La place était vide. De sens et de battements. Immobile de par son passé. Abandonnée de par son devenir. De l'autre côté. Un petit garçon sans âge. Suffisamment grand pour comprendre. Qu'il n'était responsable en rien. Pourtant. Face au silence. Il en subissait la vérité de tous les instants. De vertiges en vestiges. Il regardait les ombres figeaient à même le sol. D'errances en indifférences. Il entendait l'écho de sa solitude. Sans identité. Sans boussole. Il devait de poursuivre.

À la recherche d'une couleur. Si pâle soit-elle.

La petite fille avait gardé ses souvenirs de l'autre rive. Ce regard de la justesse du monde lorsqu'il n'était pas encore chaos. Le chant des vagues et de la vanille. Les pieds nus pour mieux comprendre le rythme de la vie. Si haut dans le ciel, elle embrassait les vents. Offrant son sourire malicieux. Sans détours et sans attente. Plus tard, on lui vola sa seule richesse : son insouciance et son île. Elle était devenue courbes et senteurs exotiques. Malgré elle. Laisant cette légèreté caramel. Le temps avait bâti son œuvre de larmes. Mais ni lui ni personne ne lui avait enlevé ses rêves. La femme était revenue sur ses pas.

Offrant la naissance... à cet être d'espoir.

Que restera-t-il ?

De tout cela. De si peu. De lui. De ses autres. De tous ces pays traversés. Eparses des instants. De vies et de morts. Des larmes étouffées. De vents détournés. De ces émotions oubliées. Des odeurs encore présentes. Peut-être. Des clichés au gré des rencontres. Des écrits brûlés et réécrits. Pour un parchemin d'éternité semblable à l'éphémère. Inexorable et salvateur. Et continuer ainsi pour recommencer. Autrement autre part et poursuivre ainsi la quête. Un mandala aux creux de ses mains. Le visage s'effaçant sur cette plage imaginaire. Doucement. Contemplant ses autres qui lui ont permis d'être. Un son ou un geste de légèreté associé à un fragment.

Que devait-il rester ?

# FRAGMENTS ÉPHÉMÈRES

ÉRIC LEMOINE